

# A Calais, les passeurs à plein régime avant la fin de la « jungle »

Les filières vers l'Angleterre multiplient les passages en attendant l'évacuation du camp de migrants, alors que le renforcement des contrôles a décuplé les prix

L'homme en jean et débardeur jaune planté au milieu de la pièce n'en dément pas. « Pasha, c'est pas moi ». « Ah oui ? Et comment ils t'appellent au camp, alors ? », insiste le policier derrière son ordinateur. « Touana. Pasha, c'est pas moi. T'as aucune preuve de toute façon, Pasha, c'est pas moi », répète l'homme en garde-à-vue. Il fait chaud dans le bureau. Un poste de radio diffuse son quota de chansons françaises. Il ne sortira rien de ce face-à-face. Le traducteur kurde et l'avocat commis d'office en conviennent. Rares sont les passeurs qui coopèrent.

« C'est ton surnom, Karzan ? » « Karzan, c'est pas moi. » La même scène semble se dérouler dans un autre bureau, deux portes plus loin. « Ah oui, et les deux téléphones qu'on retrouve dans ta cabane ? On les a écoutés... Qui les a utilisés, alors ? », demande le policier. « C'est pas moi. Des copains irakiens l'ont peut-être utilisé. J'étais pas passeur, j'essayais aussi d'aller en Angleterre. » Pas de radio dans ce bureau, mais des poissons dans un aquarium, des affiches de cinéma, un frigo rempli de Kit-Kat... Et toujours un policier qui s'efforce d'obtenir l'identité de l'homme à fine moustache assis devant lui.

Pendant près d'un an, « Pasha », jeune Kurde de 26 ans, a régné en maître sur le camp de Grande-Synthe. Dans cette commune industrielle voisine de Dunkerque, près de 800 migrants attendent dans des cabanes la nuit où ils rejoindront l'Angleterre. Ici, comme à Calais, le renforcement des contrôles a décuplé le prix du passage,

mais n'a découragé personne. La perspective du démantèlement de la « jungle » de Calais dans les jours qui viennent a, au contraire, encouragé les tentatives.

« Karzan » était l'un des lieutenants de Pasha, et surtout l'un des passeurs les plus efficaces de la saison, assurent les policiers. En deux mois, leur équipe aurait fait partir près de deux cents personnes vers le Royaume-Uni. Leur méthode n'avait rien de révolutionnaire. Tous les soirs, ils déposaient, en fourgonnette, une dizaine de réfugiés sur une aire d'autoroute d'où ils guettaient l'arrivée des camions. Là, ils attendaient que le routier pique un somme ou parte avaler un café, et faisaient grimper tout le monde dans le chargement.

## Virées nocturnes

La suite n'est jamais garantie, mais la bande de Pasha était réputée pour ses bons résultats. Ils pouvaient parcourir 500 kilomètres pour trouver des parkings moins surveillés que ceux du Calais. L'A16 est infréquentable, mais sur l'A28, en Normandie, et l'A26, plus à l'est, la voie est encore relativement libre. Surtout, Karzan excellait dans l'art de cacher ses « clients ». Le « bon » camion repéré – celui qui part pour l'Angleterre –, il découpait la bâche, casait les réfugiés au milieu des cartons de pâtes ou des cageots de fruits, et recollait la toile en un rien de temps. Les scellés posés sur les « tôle » – les camions en dur – ne l'arrêtaient pas. En quarante-cinq minutes, le jeune Kurde savait démonter et remonter les portes du véhicule et « refermer comme à l'usine ».

**La bande de « Pasha » parcourt jusqu'à 500 kilomètres pour trouver des parkings moins surveillés que ceux du Calais.** OLIVIER JOBARD/MYOP

A 4 000 livres (4 500 euros) la traversée, leur petite entreprise était si florissante que Pasha et sa bande avaient prévu de rester jusqu'en janvier. Après, ils retourneraient en Angleterre ou lanceraient une affaire en Irak. Mais, le 13 septembre, au terme de deux mois d'écoutes et de filatures, les policiers de la brigade de recherche du Pas-de-Calais, spécialistes du démantèlement des réseaux, ont mis fin à leur manège. Le duo a été conduit au commissariat de Coquelles, là où défille le gros bataillon des passeurs.

Interroger les chefs de clan est rarement concluant. Au mieux ils nient, au pire ils se taisent. Les policiers accumulent donc les preuves de leur implication avant l'interpellation. Pour Karzan, l'enquêteur du deuxième bureau – celui des Kit-Kat et des poissons – a préparé une collection de photos pour les magistrats. Sur la série prise le 1<sup>er</sup> septembre, on voit le suspect quitter le camp de Grande-Syn-

**Les migrants les plus pauvres financent leur traversée en dénonçant aux passeurs ceux qui s'aventurent sur les parkings sans payer**

the, traverser la route avec des migrants, puis rejoindre une aire d'autoroute à l'avant d'une camionnette. Les écoutes disent le reste. « A 9 heures moins le quart, ce soir, je fais passer la famille. »

Les virées nocturnes se sont multipliées à l'approche de l'évacuation du bidonville de Calais. Les arrestations aussi. Au 1<sup>er</sup> octobre, trente-trois filières trans-Manche

avaient déjà été démantelées. En 2015, c'était vingt-trois pour l'année entière. Le démantèlement ne changera rien. Tant qu'il y aura des voyageurs, il y aura des passeurs. La concurrence sera toutefois plus rude, la logistique plus lourde. Les trafiquants, qui ne « travaillaient » traditionnellement pas le week-end – faute de camions – se sont donc mis à sortir en fin de semaine et le samedi soir. En prévision de jours moins fastes.

## « Défendre leur « dieu » »

Signe d'une certaine fébrilité, les confrontations avec les forces de l'ordre se sont aussi tendues. L'arrestation du « patron » du camp de Grande-Synthe ne s'est d'ailleurs pas très bien passée. Trois policiers ont été blessés, dont un à la tête, et deux voitures sont rentrées brinquebalantes au commissariat. Les familles du camp se sont interposées. Les pierres ont volé. A une heure de ferry de la terre pro-

## Des migrants tentent de traverser la Manche en canot pneumatique

Sans conscience du danger, certains prennent la mer là où passe l'un des courants les plus dangereux du monde pour rejoindre l'Angleterre

Le tunnel est devenu quasi infranchissable. La traversée en camion frise l'inabordable. Surtout, rien ne garantit, même si le chauffeur roule dans la combine, que l'aventure ne s'arrête pas net lors d'un des quatre contrôles effectués avant l'embarquement. Est-ce la conjonction de toutes ces raisons ? La pression constante des réfugiés qui rêvent d'Angleterre et sont prêts à tout pour gagner ce pays où la carte d'identité n'existe pas et où trouver un travail n'est, dit-on, pas un problème ?

Les marins de Dunkerque et de Boulogne vous diront que c'est pure folie. Que même eux, professionnels, ne se risqueraient jamais, sur de telles embarcations, à croiser la route des supertankers et autres navires qui rejoignent les ports d'Anvers, de Rotterdam ou du Havre, parmi les plus fréquentés au monde. Et pourtant, ces derniers mois, le canot pneumatique est devenu le nouveau moyen à la mode pour traverser la Manche.

Le 23 septembre encore, les gardes français secouraient deux

hommes, épuisés, déshydratés et transis, après quatorze heures de mer. Ils étaient partis la veille, à la rame, avec des paquets de biscuits et une bouteille d'eau. Un chalutier les a vus dériver à 7 miles marins des côtes françaises. Le lendemain, un autre canot de 3 mètres était retrouvé sur une plage du Kent. Trois Iraniens, plus chanceux, ont eux réussi à gagner la Grande-Bretagne.

## A 18 dans un Zodiac

Impossible de savoir combien sont passés cet été, ni combien ont échoué, mais la multiplication de tels départs est indéniable. Si les traversées par camion représentent encore 90 % des passages, ce nouveau procédé, si dangereux soit-il, est « beaucoup moins coûteux, et surtout un bon moyen de s'affranchir des réseaux de passeurs », explique un enquêteur de la brigade de recherche (BMR) de Coquelles, dans le Pas-de-Calais.

Le premier passage en bateau à avoir fait parler de lui est celui, ou plutôt ceux, effectués par ce fils de marin pêcheur de Dunkerque. Le

fils Turpin, une figure locale – l'entreprise familiale est la dernière société mytilicole de la ville – qui, en un peu plus d'un an, et six passages, a emmené près de 85 personnes sur son Zodiac 8 places sur lequel il transportait parfois 17, 18 personnes. Chacune payait 1 000 euros. David Turpin rêvait de s'offrir un plus gros bateau et avait accepté la proposition que lui avait faite un Albanais dans un bar.

Les embarcations parties cet été des plages du cap Gris-Nez et du cap Blanc-Nez n'ont rien à voir avec le Zodiac du marin pêcheur. Ce dernier naviguait à une puissance de 100-150 chevaux. Là, les moteurs ne dépassent pas 30 chevaux. Quand il y en a. Mais par temps clair, les côtes anglaises semblent à portée de main.

Se sont-ils tous passé le mot ? Les Iraniens se sont fait une spécialité de ce nouveau mode de traversée. Leurs épées démarrent toutes de la même manière. Encouragés par des vidéos partagées sur Facebook, cinq, six personnes se cotisent pour acheter un Zodiac. On en trouve pas mal dans la région.

Des pêcheurs amateurs ou des canoteurs du dimanche les vendent 1 500-2 000 euros sur Le Bon coin. Pour ne pas attirer l'attention, un Français – un bénévole du camp, un militant – est souvent mis dans la boucle pour conclure la vente.

## « Le moteur s'est arrêté »

Les départs se font la nuit, au pied des dunes, où seuls quelques pêcheurs lancent leur ligne. S'ils ignorent que la Manche accueille 20 % du trafic maritime mondial et est traversée par le raz Blanchard, l'un des courants les plus dangereux au monde, les migrants s'équipent tout de même de gilets, d'un GPS. Voire de cordes et de fusées de détresse. A l'horizon, l'Angleterre. Dans deux, trois heures, ils y seront, se disent-ils. Au pire, auront-ils parcouru la moitié du chemin, et les secours les déposeront sur les côtes anglaises. Mais les courants sont traités par ici, et les vents dominants ramènent vers la France. « Ce sont souvent les commandants de ferry ou les pêcheurs locaux qui donnent l'alerte, précise

Vincent Kasprzyk, directeur adjoint de la BMR de Coquelles. A bord des pétroliers et des navires, les Indiens ou les Indonésiens ont l'habitude de croiser des petites embarcations dans les détroits ou les isthmes. »

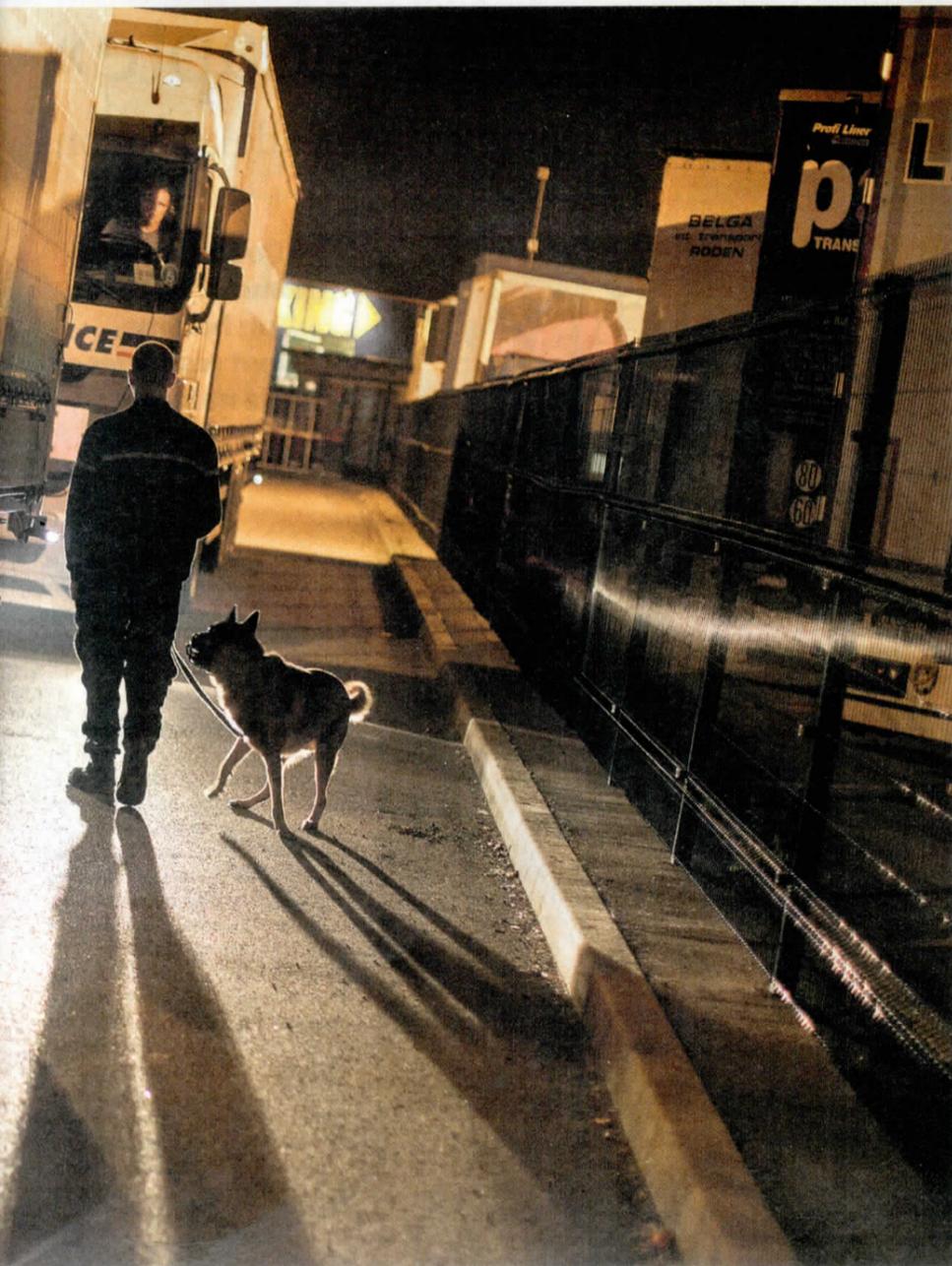
Ruben K., la cinquantaine, l'admet, il ignorait tout de ces dangers avant que le policier qui l'interroge ne lui en dresse la liste, ce mercredi 17 septembre. A deux reprises, il a aidé à transporter un bateau entre la Normandie et la côte d'Opale, sans toutefois rien organiser de la traversée. « Les premières personnes que vous avez aidées ont eu un problème en mer. Le moteur s'est arrêté. Le Zodiac commençait à couler. Est-ce que vous prenez la mesure de vos actes ? », insiste l'enquêteur. S'ils n'avaient pas été secourus, vous vous seriez rendus complices de la mort de familles. Vous savez ce qui se passe en Méditerranée ? »

Lorsque Suzanne, une Iranienne installée depuis vingt ans en France, est venue le trouver, fin août, pour savoir s'il ne l'« aiderait pas, [elle] et [s]es amis, à

tirer un petit bateau », avec son attache-remorque, Ruben K. a volontiers accepté. On lui proposait 600 euros, soit le double de ce qu'il reçoit tous les mois en attendant son statut de réfugié. « J'ai cinq enfants et une femme dont je dois prendre soin, en Afrique du Sud, à 12 000 kilomètres d'ici. J'allais juste servir de chauffeur. » La tâche n'étant pas bien compliquée, M. K., bénévole au Secours populaire, a accepté un deuxième trajet. Mais le bateau n'a jamais quitté la plage, intercepté par la police.

Ruben K. n'était pas l'organisateur du projet, mais il a été condamné à quatre mois de prison avec sursis. Une peine d'avertissement, explique le procureur, Pascal Marconville. La notion de mise en danger de la vie d'autrui n'a pas été retenue. La seconde embarcation n'était pas à l'eau ; mais dans ces histoires, les policiers laissent rarement les départs se faire. « On fait tout pour éviter que les mecs partent à la mort, explique l'un d'eux. Il ne faudrait pas que cela devienne la Méditerranée. » ■





# « L'insouciance » abîmée des enfants de Nice

Trois mois après l'attentat, près de mille patients ont sollicité l'aide du service de pédopsychiatrie de Lenval

C'était leur rituel, hérité de leur grand-mère. Peu importe où ils se rendaient dans Nice, Adam et Zakaria, 7 ans et 6 ans, demandaient à leur père, Ali, de faire un crochet par la promenade des Anglais. Là, ils observaient le ciel céruléen se fondre dans la mer. Depuis, l'attentat du 14-Juillet, qui a fait 86 morts, dont 15 enfants ou adolescents, est passé par là, marquant la disparition de leur grand-mère, Fatima Charrihi. Le bleu de la mer a laissé place au noir.

Lorsque Adam longe la promenade des Anglais, il recouvre ses yeux pour chasser les images qu'il assimile désormais à ce lieu, celles du camion « à fond les manettes qui roule sans lumière sur les gens ». Le rituel familial s'est donc inversé. Ali fait des détours pour éviter cette promenade devenue le symbole de tous leurs maux.

Comme des centaines d'enfants niçois, Adam et Zakaria, les deux aînés d'Ali et d'Houria, sont suivis par un psychologue. Après une consultation d'urgence à l'hôpital Lenval dans les jours qui ont suivi l'attentat, ils ont été dirigés vers un centre médico-psychologique plus proche de leur quartier – la ville de Nice en totalise seize.

## Comportements régressifs

Trois mois après l'attentat, alors que l'hommage national aux victimes, en présence du président de la République, devait avoir lieu samedi 15 octobre, des familles se manifestent pour la première fois auprès des hôpitaux. « La semaine passée, dix-neuf personnes se sont rendues à Lenval pour une première consultation », rapporte Florence Askenazy, chef du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent au sein de ce CHU, qui a vu passer plus de mille patients dans ses services depuis le 14 juillet.

Pour répondre aux besoins en soins de cette « troisième vague » de victimes et assurer un suivi des familles traumatisées, la ministre de la santé, Marisol Touraine, a annoncé mercredi 12 octobre dans *Nicé-Matin* la création de vingt-quatre nouveaux postes dans les hôpitaux de Nice et d'Antibes – soit une enveloppe de 1,4 million d'euros.

Ces moyens supplémentaires semblent salutaires, au regard du nombre d'enfants touchés. La majorité d'entre eux a assisté au

mouvement de panique sans forcément voir de victimes. « Mais les enfants ont ressenti la peur, la panique, la colère », explique Catherine Pierrat, psychologue indépendante. Les cas les plus critiques ont vu le camion lancé à vive allure sur la foule, comme Adam, qui a retrouvé sa grand-mère allongée sur le bitume, entourée par des pompiers qui tentaient en vain de la réanimer.

« Nous faisons du cas par cas », rapporte Florence Askenazy, qui évoque « la grande palette » de troubles anxieux consécutifs à l'attentat. Parents et spécialistes rapportent des troubles du sommeil, des cauchemars récurrents. « De manière générale, le choc traumatique chez l'enfant peut induire des comportements régressifs – refaire pipi au lit, parler comme un bébé – mais aussi d'être beaucoup plus turbulent », constate Catherine Pierrat.

Depuis l'attentat, de nombreux enfants ont également développé des phobies. Sur le chemin de l'hôpital Lenval, où le bruit des perceuses le dispute à celui des camions de chantiers, Inès (le prénom a été changé), 7 ans, se bouche les oreilles et serre les dents. « Avant, elle n'était pas du tout sensible au bruit. Maintenant, elle sur-saute dès qu'elle en entend un. Elle ne supporte pas de se retrouver dans un lieu public », confie sa mère. A l'inverse d'Inès, certains enfants redoutent les lieux clos.

Ces troubles s'accompagnent généralement d'une angoisse de séparation. Ce qui a compliqué le retour à l'école. « Lors de la rentrée, dans les huit écoles particulièrement touchées, où des enfants sont décédés ou blessés, deux psychologues étaient présents », rapporte Laurent Chazelas, président de l'Association française des psychologues de l'éducation nationale, intervenant à Nice.

**« Il faut réancrer l'enfant dans le temps présent pour arriver à ce qu'il ne parle plus de l'événement traumatique »**

CATHERINE PIERRAT  
psychologue

Clé de voûte du suivi psychologique, les parents sont aussi sollicités. « Les enfants qui ont du mal à avancer ont des parents très marqués. Il y a donc un travail à réaliser auprès d'eux, soit en leur conseillant d'être suivis, soit en leur donnant des conseils pour aborder avec clarté ce qu'il s'est passé », relève Catherine Pierrat.

La première étape du suivi des enfants est de leur donner la possibilité de raconter ce qu'ils ont vécu, « pour qu'ils s'en débarrassent ». Cela passe principalement par le dessin et le jeu. « Certains vont jouer avec des voitures et reproduire la scène de meurtre de masse. D'autres vont dessiner au crayon noir le camion et des cadavres au sol », détaille la psychologue niçoise Michèle Vermillière.

## « Sentiment d'invincibilité »

Après l'extériorisation vient la « déprogrammation », la « désintoxication » de l'événement, toujours en utilisant le jeu. « Il faut réancrer l'enfant dans le temps présent pour arriver à ce que, petit à petit, il ne parle plus de l'événement traumatique », indique la psychologue Catherine Pierrat. Ce qui est important, c'est que l'enfant retrouve son insouciance, son sentiment naturel d'invincibilité. »

La dernière étape du suivi est de permettre à l'enfant de se projeter. Un objectif facilité par le jeune âge des victimes. Encore faut-il que les parents franchissent le pas de solliciter l'aide d'un spécialiste.

Dans le quartier populaire de l'Ariane, aux confins de Nice, le recteur de la mosquée Al-Forqane, Boubekeur Bekri, a constaté un repli sur eux-mêmes des familles musulmanes. « Ce repli est lié à leur foi, certains musulmans pensent que leur guérison prend racine dans la religion », constate le vice-président du conseil régional du culte musulman, qui rapporte l'histoire de cette famille endeuillée par la mort d'un enfant, et dont la sœur jumelle ne sort presque plus du domicile familial depuis le drame.

Florence Askenazy confirme que cette situation a été observée par les psychologues présents dans ce quartier populaire. Elle espère que les moyens supplémentaires dégagés par le ministère de la santé permettront « aux équipes mobiles de prendre en charge ces familles isolées. »

CÉCILE BOUANCHAUD

mise, elles étaient prêtes à tout pour « défendre leur "dieu" » quand bien même celui-ci leur extorquerait 5 000 euros, explique un enquêteur.

Que les candidats à la traversée se rassurent, la place reste rarement vacante. L'équipe arrêtée est illico remplacée, vous diront les 700 policiers français affectés à ces dossiers. En cela, le passage de migrants a bien des points communs avec le trafic de stupéfiants. Pas besoin de recruter les « clients ». Dès qu'ils arrivent en Europe, les réfugiés filent vers Calais – où les passeurs opèrent en nombre – avec le numéro d'une personne à contacter sur place. Une voiture ouvreuse et une voiture balai encadrent le transport de « marchandises ». Le reste est affaire de territoire. Sur les parkings – Karzan en avait neuf –, « les plus bandits, les plus aguerris excluent les autres », relève Julien Gentile, patron de l'Ocriest, l'office chargé de réprimer l'immigration irrégulière. Enfin, comme les drogués les plus fauchés de la ville pour payer leur dose, les voyageurs les plus pauvres financent leur traversée en dénonçant aux passeurs ceux qui s'aventurent sur les parkings sans payer.

## « 600 000 euros par mois net d'impôts »

Avec l'envolée des prix, l'exploitation de la misère humaine est en revanche devenue plus rentable que la vente de cannabis. Avant 2015, on rejoignait l'Angleterre pour 500, 700 livres (582-815 euros). Aujourd'hui, comptez 5 000 euros en moyenne. Et cela peut monter à 12 000 euros si le chauffeur est de mèche. « A raison de dix migrants par soir, cinq jours par semaine, à 3 000 euros la traversée, on arrive à 600 000 euros par mois net d'impôts », calcule le patron de l'Ocriest, en feuilletant le dossier d'une filière interpellée fin septembre. « Pour peu que le réseau compte trois cellules, on arrive vite à 1,5 million d'euros par mois. » La logistique est dérisoire. Les « filières » ne sont en réalité que des PME de cinq à six personnes qui tournent avec trois téléphones, deux camionnettes achetées d'occasion en Angleterre, et n'ont aucun coût de transport puisque les routiers s'en chargent.

La plus grande frustration des policiers est de ne jamais pouvoir saisir cet argent. Aucun flux financier ne passe par la France. La transaction se fait directement entre la famille restée au pays et un « banquier » installé au Royaume-Uni. Une fois le prix arrêté, le voyageur appelle sa famille, laquelle, depuis l'Irak, l'Afghanistan ou l'Iran, dépose la somme sur le compte d'un intermédiaire en Angleterre. L'argent ne sera versé au réseau

qu'après l'arrivée effective du fils, du neveu, du cousin, à destination.

Les Kurdes et les Albanais forment le gros des troupes installées dans le Nord. Mais il arrive que quelques locaux leur prêtent main forte. Des Français, des Anglais, des Belges, qui viennent arrondir leurs fins de mois. Ainsi ce couple d'Anglais, look BCBG, qui s'appropriait à transporter une mère et son bébé auquel ils avaient pris soin d'administrer un somnifère. De faux associatifs britanniques, des banlieusardes de la région parisienne, ont aussi été interpellés avec des gens dans le coffre. Les premiers disaient avoir apporté du riz pour les camps, les secondes allaient faire du shopping à Londres. Mais prenaient entre 1 000 et 2 000 euros la traversée.

Des chômeurs anglais ont aussi été recrutés par des « brocanteurs » albanais dans les bistrotts du sud de l'Angleterre. Contre 200 euros, les apprentis déménageurs devaient conduire un 18 m<sup>3</sup> rempli d'armoires normandes et de vieilles commodes depuis la France vers la Grande-Bretagne. Ce qu'ils ignoraient, c'est que, dans ces vieux meubles achetés en dépôt-vente, les « brocanteurs » avaient caché trois, cinq, huit personnes.

Au commissariat de Coquelles, dans les tribunaux du Nord, on collectionne les histoires parfois cocasses, souvent tragiques, qui montrent jusqu'où peut conduire l'appât du gain conjugué aux espoirs d'une vie meilleure. Des hommes tentent l'aventure en canot gonflable, parfois à la rame, sur l'une des mers les plus fréquentées du globe. Plus sordides encore sont les récits de passages en camion frigorifique dans lesquels montent parfois des familles entières. Les Anglais ont déjà récupéré quinze corps congelés. « Les passeurs leur avaient seulement conseillé de prendre un petit pull », se rappelle Pascal Marconville, le procureur de Boulogne.

La fin de l'épopée de deux Irakiens en fourgon Mercedes fut moins dramatique, mais aurait pu l'être autant. Ce sont les chiens qui les ont découverts au départ du ferry, au printemps dernier. Les deux hommes n'étaient pas cachés à l'arrière du camion, comme d'ordinaire, mais à l'avant, dans le bloc moteur... Seuls les têtes dépassaient de la mécanique. Pour les caser là, la batterie avait été déplacée, le système de chauffage retiré. Les deux hommes ont été relâchés, leurs passeurs condamnés à trois ans de prison. Quant à « Pasha » et « Karzan », les « princes » de Grande-Synthe, ils ont été jugés en comparution immédiate le 19 septembre et condamnés à cinq ans de prison ferme. ■

EMELINE CAZI

CNCC ORDRE DES EXPERTS-COMPTABLES CREDIT COOPÉRATIF Deloitte In Extenso Chorumi Fondation de France

11<sup>ème</sup> Forum National des Associations & Fondations

19 oct. 2016 Palais des Congrès PARIS

Ne manquez pas le rendez-vous annuel des dirigeants & responsables du secteur associatif

Programme & inscription sur [forumdesassociations.com](http://forumdesassociations.com) #ForumAsso

10 Mois Locales et Solidaires L'économie au SENS

EY FEHRIP DIVERS INTELLIGENCE Les Echos LA CROIX J'Associations Le Monde BFM TV Un événement Les Echos solutions